

## A MON AMI T. F.

(SONNET)

Juillet 1877.

Vois, le jour s'est éteint derrière le bocage,  
Et la brise du soir gazouille dans les bois.  
Allons tous deux, ami, nous asseoir au rivage,  
Pour parler à loisir des beaux jours d'autrefois.

Tu te souviens encor de ces jours du jeune âge,  
Où des regrets cuisants nous ignorions le poids,  
Où la vie était douce, et le ciel sans orage,  
Où nous avons aimé pour la première fois.

Hélas! bien vite a fui ce temps de poésie:  
Nous nous sommes hâtes d'épuiser l'ambrosie.  
De jeter à tous vents les roses—sans pitié.

Un matin, nous avons trouvé la coupe amère...  
Mais, quoiqu'il arrivât dans la vie éphémère,  
Rien ne brisa jamais notre vieille amitié.

W. CHAPMAN.

UNE  
FILLE LAIDE

XII

(Suite)

Dès le lendemain, de bonne heure, M. Charles de Saint-Ebre vint en personne porter à Brébion son acquiescement, qu'il enveloppa de toutes les formules de la gratitude.

“Ma chère garde-malade, dit-il, en baisant la petite main de Paula, vous me rendez bien heureux en me donnant enfin l'occasion de vous rendre en protection paternelle une petite partie des soins dévoués que j'ai reçus de vous.”

Il ne songeait point alors qu'Etienne avait eu la grosse part des soins et des fatigues que sa tutelle amicale allait essayer de solder.

Il était dans la destinée d'Etienne de faire beaucoup et de recevoir peu. Le plus léger effort de Paula, couronné de son rayonnant sourire, soulevait plus de reconnaissance que l'incessant travail d'Etienne perdu dans son humilité de fille laide.

Peu à peu, lentement, la sœur aînée comprenait cette disgrâce; mais combien il lui était plus dur de la lire dans une attention de Maxime envers Paula, que dans un oubli de M. Charles de Saint-Ebre envers elle-même!

Cependant, l'abbé Joumel avait perdu le sommeil. Les jours qui suivirent l'ouverture du testament le trouvèrent plongé dans une méditation si profonde qu'elle touchait à l'absorption ou à l'extase.

Les trois lignes fatales s'étaient implacablement, sans relâche, devant ses yeux, qu'ils fussent ouverts ou clos, avec leur conclusion sans appel “à charge par lui de l'employer en bonnes œuvres.”

Cette clause, dont son cœur de chrétien se fut si fort réjoui en toute autre circonstance, lui causait en ce moment de cruelles agitations.

Des bonnes œuvres!... certes, il s'entendait en bonnes œuvres, et, quand les forces de sa jeunesse lui permettaient l'activité brillante du prosélytisme, on l'avait vu quêtant pour les pauvres, fondant des confréries de secours, organisant des caisses de malades, ouvrant des écoles et des ouvroirs avec ses modestes ressources grossies des aumônes abondantes qu'il ne rougissait pas de solliciter.

Il avait aussi, en avançant en âge, rangé sous le nom de “bonnes œuvres” les conseils donnés aux faibles, les consolations prodiguées aux attristés, les mains tendues aux défaillants, les faiblesses protégées, les chutes relevées, toutes les misères morales et physiques secourues avec l'inepuisable charité de son cœur.

Mais dans toutes ces situations, si variées, si délicates, il ne voyait point, en les repassant dans son souvenir, l'équivalent de celle qui le troublait à ce point.

En un mot, prendre sur une fortune considérable dont l'emploi est clairement, légalement défini, une somme suffisante pour former une belle dot et assurer l'avenir de deux orphelines, était-ce faire une bonne œuvre?

Devant cette brûlante question, le pauvre aumônier s'abîmait dans un océan d'incertitudes. La lettre!... oh! certainement, ce n'était pas accomplir la lettre du testament.

Mais l'esprit!... n'était-ce pas, au contraire, en remplir fidèlement l'esprit?

Peut-être un caractère plus fortement trempé que celui de l'abbé Joumel eût-il nettement tranché la question dans le sein de l'affirmative.

Il avait, lui, une nature douce, un peu timide, ennemie des grandes résolutions et tout à fait disposée à se noyer dans une difficulté majeure.

Son cœur affirmait qu'il fallait doter les orphelines avant tout.

Sa conscience déclarait qu'il fallait intégralement laisser la fortune aux pauvres.

Les jeunes filles n'avaient aucun soupçon de cette lutte dont elles étaient la cause et dont elles déploraient les effets sans y rien comprendre.

Paula, distraite par ses fréquentes visites à l'hôtel Saint-Ebre, n'étudiait pas les changements survenus dans les manières du bon vieillard, comme le faisait Etienne attentive autour de lui.

Elle les attribuait aux années, aux projets nouveaux-nés d'une donation inattendue, tandis qu'Etienne, plus inquiète ou plus clairvoyante, s'alarmait de cette taciturnité.

Parfois, elle offrait à l'aumônier de faire avec elle un tour de terrasse, et tâchait de l'intéresser à quelque beau plan charitable.

“Vous relèverez Brébion, vous y créerez un asile pour les vieillards, disait-elle.”

—J'ai mieux que cela à faire, ma chère enfant.”

Mais quand elle demandait timidement quelle était cette première œuvre à entreprendre, il mettait un doigt sur ses lèvres et retombait dans ses pensées.

Aubin Vial, quoique pour des causes bien différentes, n'était plus le joyeux Aubin.

La mort de la marquise, en lui enlevant le prétexte si cher de sa présence au château, le rejetait dans l'indécision douloureuse d'une position à se créer.

Quitter Brébion lui semblait impossible; y demeurer?... Pouvait-il y demeurer?

La *Légende de Brébion* semblait éteinte avec son instigatrice. Sa plume, lourde et malade, n'y pouvait plus tracer que de loin en loin quelques passages sans chaleur.

Où donc étaient passés le beau zèle, l'ardeur souriante de ce travail autrefois tant aimé? de ce travail sur lequel s'étaient si souvent penchées Etienne et Paula en demandant de leur voix d'or: “Cela marche-t-il, Aubin?”

Oh! oui, “cela marchait” jadis, quand les ruines étaient l'univers pour Aubin, et pour les orphelines surtout; car, maintenant encore, l'enfant trouvait volontiers le reste du monde pour vivre de noix dans sa cellule, et de rêves purs sur son rocher.

Depuis, tout avait changé. La vie réelle avait pris d'assaut le vieux manoir. Si l'on y vivait encore comme dans les contes de fées, déjà l'on y sentait comme sentent les gens du monde.

Les gens du monde!... les égoïstes, les incapables, les heureux—il les jugeait ainsi—combien Aubin les détestait! N'avaient-ils pas gâté ses ruines bien aimées?

Un jour, Etienne, accompagnée de Thibaut, quittait l'hôtel Saint-Ebre où Paula devait passer le reste du jour.

On l'avait priée de demeurer aussi. Maxime lui-même, si fort silencieux d'ordinaire, avait joint sa voix à celle de lady Margaret.

La pauvre fille, toute surprise, et surtout toute charmée, n'avait résisté qu'en se répétant avec héroïsme:

“Aubin travaille à Salins, Mariette est aux champs. Notre bon abbé est seul, tout seul avec ses préoccupations et ses idées noires; ce serait mal de l'abandonner toute un après-midi; ce serait imprudent et peu filial. Je dois remonter et veiller sur lui.”

Elle était donc partie après avoir expliqué brièvement que l'abbé n'était pas assez bien portant pour se passer de sa présence.

Lady Margaret avait crié à l'exagération, mais Maxime n'avait pas insisté.

Comme elle passait sur le trottoir du Bourg-Dessous où s'ouvre le magasin de librairie le plus en renom de la ville, elle y coula un regard curieux.

C'était en effet là qu'Aubin lui dit, le matin même, avoir trouvé une occupation selon ses goûts.

Peut-être allait-elle l'apercevoir dans ses nouvelles fonctions, dont elle ignorait encore le genre.

Elle ne vit pas Aubin; mais son regard désappointé, qu'elle promena sur les vitrines pour cacher sa déconvenue, y rencontra un livre neuf dont l'aspect la stupéfia.

Un beau livre, d'une claire couleur saumon avec un caoutchouc préservateur enfilé dans la marge, et couronné du petit écriteau traditionnel: “Vient de paraître.”

Sur la couverture saumon, se détachait en lettres rouges, agréablement teintées de noir, ce titre historique et alléchant pour les Francs-Comtois: *Etude historique et pittoresque sur la Franche-Comté*, par Alphonse de Momprin.

“Quelle regrettable coïncidence!” pensa mademoiselle de Béringe en attachant ses yeux avides sur le volume.

Combien elle eût voulu en percer le velin, en parcourir le texte, et se prouver de visu qu'un étranger n'avait pu se rencontrer avec Aubin, si ce n'est pour l'étiquette.

Tout à côté, le même ouvrage était ouvert, comme pour en faire admirer au public le luxe typographique.

Elle se pencha. C'était le texte!... Oh! ne rêvait-elle pas?... Elle lisait à travers la vitre blanche, sur ce livre d'un inconnu, les pensées, les faits, les périodes qu'elle avait lus, là haut dans la cellule de l'enfant-trouvé!

Sans plus réfléchir, emportée par l'angoisse, Etienne entra vivement, bravement, la main tendue vers le livre.

“Qu'est-ce que cela, monsieur?” demanda-t-elle au libraire, assez étonné de cette brusque entrée.

Il la connaissait bien, d'ailleurs, et se dit qu'à Brébion on élevait singulièrement les jeunes filles.

“Cela, mademoiselle?... C'est le nouvel ouvrage de M. Demomprin, notre candidat.”

—Vous vous trompez, monsieur, c'est l'*Etude* composée et écrite par Aubin Vial.”

Ce disant, elle tourna trois ou quatre feuillets, imprimant son ongle impatient sur l'entête des chapitres.

Le libraire sourit discrètement.

“Je ne puis qu'affirmer une chose, mademoiselle, c'est que M. Demomprin l'ayant fait éditer à Besançon, l'a déposée à Salins, chez moi, chez mes confrères aussi, et que cette œuvre lui fera certainement honneur et profit.”

Etienne n'avait aucune idée des transactions commerciales en matières de littérature. Sa loyauté se révoltait sans que son esprit pût saisir la source du fait brutal étalé sous ses yeux, au grand soleil de la librairie.

Elle eut le premier mouvement d'impatience qu'elle eût manifesté de sa vie.

“Aubin sait-il cela? Je vais l'avertir... mais, au fait, il est là... veuillez l'appeler, monsieur, et lui montrer l'abus plus qu'étrange qu'on fait de ses nuits de travail.”

Le libraire, pourtant, ne se pressait pas d'obéir: il servait deux ou trois acheteurs que le titre du nouveau livre attirait.

Quand il se retourna vers Etienne toute rouge de dépit, il eut l'inconsciente cruauté de dire:

“Ça se vend bien. Pour notre petite ville, c'est un succès.”

Un succès!... c'était donc un succès volé au pauvre Aubin.

La souffrance véritable que son doux visage reflétait finit par frapper le libraire. Il se reprocha de n'avoir pas compris tout d'abord l'erreur de Mlle de Béringe.

“Mademoiselle, expliqua-t-il, il ne m'appartient pas de faire des suppositions sur le compte de mes clients; mais rien n'empêche de croire que M. Demomprin et M. Vial, tous deux fort honorables et capables de s'entendre, ne soient tombés d'accord sur le fait de cette *Etude* écrite par l'un et signée par l'autre.”

—Mais alors, monsieur, ce serait...

—Une vente, mademoiselle.

—Ah!... pauvre Aubin! tu as vendu tes rêves... tu as vendu ton espérance!”

Une voix caressante lui répondit très-bas:

“Etienne, la marquise mourante avait besoin d'argent.”

C'était Aubin qui, du bureau vitré où il écrivait, avait entendu ou deviné les ardentes paroles de la jeune fille.

Elle ne se retourna pas. Elle avait reconnu la voix et compris le motif. Une grosse larme lui vint aux yeux: son doigt s'incrusta sur le nom d'auteur, complaisamment jeté avec une sorte de désinvolture élégante, sur la coquette robe saumon.

“Ah! dit Aubin d'une voix sombre, vous devriez m'aider à l'oublier, au lieu de souligner le marché.”

Elle le regarda, déjà triste de sa peine.

“Pour de l'argent, Aubin!... murmura-t-elle. Aubin! c'était donc bien impérieux?”

Il se pencha pour dissimuler son secret aux acheteurs qui faisaient la procession.

“Vous souvient-il, Etienne, de la prescription du docteur?”

—Ainsi... c'est pour y satisfaire?

—Il fallait prolonger la vie qui s'éteignait.

—Oh! certes!... mais ta gloire, Aubin?

—Elle était ma bienfaitrice. Je n'avais rien autre chose à sacrifier.”

Etienne eut un frisson. La grandeur simple d'Aubin lui produisit la sensation rapide du sublime qui passe.

“Pardonne-moi! dit-elle avec élan: tu vaux mieux que nous, Aubin!”

—Non, l'abbé Joumel avait fait mieux.”

Il la conduisit à l'entrée du bureau, la fit asseoir sur la chaise de paille qu'il venait de quitter, et lui raconta succinctement les petits événements de cette journée déjà lointaine où, s'il avait vendu son manuscrit, l'abbé Joumel avait vendu sa tabatière d'or.

Et, comme elle restait songeuse, toute émue de ce court récit, il voulut dissiper cette tristesse en lui montrant ce qu'il appelait “son établissement.”

“Voyez, dit-il, je suis ici depuis ce matin, une façon de personnage. J'ai résolu, pour un temps au moins, le problème de vivre indépendant, comme il convient à un homme de mon âge, et de vous conserver ma protection dévouée, mon service absolu.”

“La Providence a soufflé au digne libraire que vous voyez là, si affairé à vendre mon humble prose... de fonder un journal bi-hebdomadaire. Le journal marche et la candidature de Momprin—ne confondons pas, Etienne, notre auteur s'appelle de Momprin—subventionne pendant quelques mois cette honnête petite feuille qui a nom: *La Vigie Salinoise*.”

“Le temps manque au directeur—propriétaire-imprimeur—gérant, pour rédiger la *Vigie*, comme il le faisait jusqu'ici. Il faut soigner la candidature, chanter adroitement les louanges de l'établissement balnéaire, donner de la saveur à la chronique locale et une certaine grâce aux faits divers. On m'a jugé digne de l'entreprise. Félicitez-moi. Je suis quelque chose comme rédacteur en chef aux appointements de soixante francs par mois.”

Il souriait, il semblait heureux. Etienne lui serra la main sans pouvoir parler.

Quand elle sortit du petit bureau, escortée jusqu'au seuil par le directeur de la *Vigie Salinoise*, et son rédacteur en chef, elle regarda sans faiblesse l'*Etude sur la Franche-Comté* de monsieur Alphonse de Momprin.

Le candidat lui-même entra majestueusement, une liasse de journaux à la main. Il s'inclina devant la jeune fille dont l'œil interrogateur semblait le pressentir.

Le triomphe éclatait sur ses traits fades qui gagnaient au succès un relief surprenant.

Ces yeux verdâtres avaient des rayons qui les embellissaient fort, et tout l'ensemble de cet être peu agréable avait pris un certain agrément.

“*La Patrie*, le *Paris-Journal*, le *Gaulois*, la *Liberté*, les voici tous... tous... avec des articles élogieux sur mon livre!” s'écria-t-il en brandissant le paquet de journaux.

Il disait “mon livre” avec une surprenante facilité, même en regardant Aubin.

“Mon cher, il faut reproduire les meilleurs. Un aujourd'hui, les autres samedi et mercredi prochains dans la *Vigie Salinoise*. Vous sentez bien que lorsque les journaux parisiens s'en mêlent, les journaux de province doivent don-

ner de la voix. J'ai, du reste, le *Bien public*, la *Côte d'Or*, la *Sentinelles* du Jura, le *Courrier Franco-Comtois* et tous les autres... voyez plutôt. Un concert, messieurs, un concert!”

C'était vrai. D'un doigt mélancolique, Aubin feuilletait les journaux. L'éloge était partout. L'*Etude historique et pittoresque sur la Franche-Comté* avait rencontré dans les rédactions parisiennes et provinciales autant de panégyristes que de lecteurs.

Peut-être y avait-il un peu de complaisance, un peu de vénalité. Ce sont là les secrets du journalisme et de la librairie mêlés.

En effet, cette *Etude* tant chérie du pauvre Aubin n'était pas une œuvre banale.

Cela lui serrait étrangement le cœur de parcourir ces louanges, ces critiques indulgentes qu'il aurait pu recueillir pour son propre compte après les avoir méritées par un long travail.

Etienne se courba sur les journaux et, sans y être invitée, se mit à lire aussi ce qu'elle regardait comme le bien de son ami.

Ce mouvement parut flatter à M. de Momprin, qui esquissa son plus séduisant sourire.

“Suis-je assez heureux, mademoiselle, pour que ces articles vous inspirent quelque désir de lire l'œuvre tout entière?”

—Je la connais, monsieur, répondit nettement Etienne. Voici plusieurs mois déjà que j'en ai félicité M. Aubin Vial.

—Etienne!” dit Aubin mécontent.

Le candidat parut désarçonné d'abord; mais se remettant très-vite, en homme qui sait tout entendre:

“En ce cas, mademoiselle, je suis très-fier de m'être rencontré avec vous dans la juste appréciation d'une ébauche littéraire à laquelle il ne manquait plus que la retouche d'un homme du monde pour lui donner toute sa valeur.”

Il salua comme pour clore l'incident et se retourna vers le directeur—propriétaire-imprimeur—gérant de la *Vigie Salinoise*.

“Vite mon article, monsieur, il n'est que temps. Le journal ne peut pas paraître ce soir sans un article spécial sur l'*Etude historique et artistique*, qui doit précéder l'analyse que les journaux parisiens me consacrent.”

—Un article spécial, fit le libraire embarrassé, dont le regard chercha son nouveau rédacteur; mais alors, ce ne peut être que M. Vial lui-même... ”

—Ce sera moi, sourit vaillamment Aubin. Soyez sans inquiétude, monsieur, l'article ne sera point long à écrire. Vous m'accorderez bien que le sujet m'est connu.”

M. de Momprin, dissimulé dans un journal, ne répondit pas.

“Adieu, Aubin, tu as vraiment du cœur!” murmura mademoiselle de Béringe en se retirant.

XIII

M. Maxime de Saint-Ebre rejoignit deux jours après son nouveau régiment à Poligny. Il ne paraissait avoir aucun motif sérieux pour quitter le 3e dragons et pas beaucoup pour choisir le 9e.

Quoique attaché à son pays par les liens très-forts dont les Jurassiens s'honorent d'ordinaire, il avait jusqu'alors porté très-allégrement des absences de plusieurs années.

On ne l'avait même vu que rarement revenir au logis paternel dont avait hérité son frère aîné.

Le mariage de M. Charles, très-brillant et qui fit grand bruit, semblait avoir déplu au cadet des Saint-Ebre.

Plus il rendait hommage au caractère positif, honnête et bon de lady Margaret, plus il s'étonnait que des amis communs eussent pu mener à bien cette union.

“Tu n'étais plus jeune et tu n'étais pas riche,” dit-il un jour à son frère.

Celui-ci répondit avec bonhomie:

“Je ne le savais que trop. Il paraît qu'on persuade ma chère Margaret que rien n'était distingué comme d'épouser un gentilhomme français, et que la vraie grandeur, quand on était riche soi-même, consistait à faire choix d'un mari aussi pauvre que noble.”

—C'est là un exemple tentant, mais dangereux. Je ne le suivrai pas.

—Oh! toi... tu ne veux pas te marier.

—C'est vrai.”

Depuis cette conversation, qui datait au moins de la naissance du petit Edward, Maxime n'avait fait aucune allusion à ce qu'il appelait, peut-être trop sévèrement, une union disproportionnée.

De loin en loin, il consacrait quelques jours à son frère et reprenait la vie de garnison.

Quoiqu'il parlât peu, le soudain amour dont il semblait ressaisi pour les montagnes lui attirait une grêle de questions et de plaisanteries de la part de sa belle-sœur.

Il se défendit mal ou même ne se défendit pas du tout, sa nature sereine acceptant volontiers une méprise plutôt qu'une discussion, et dédaignant d'expliquer ce que sa conscience jugeait bon.

Fidèle à ses habitudes de mutisme, il fit ses adieux aux deux orphelines sans témoigner plus que de raison le regret de les quitter ni de les revoir bientôt.

Lady Margaret imaginait pourtant que ces adieux serviraient de prétexte au commandant pour laisser entendre à Paula... mais sans doute, le deuil était trop récent chez la jeune fille et la vocation conjugale trop neuve chez le silencieux officier.

Etienne eut peu après le chagrin assez vif de voir Paula se détacher visiblement, quoique par légers degrés, de l'existence morne de Brébion.

Depuis la mort de la marquise, si la compres-